

RÉGION

DU CÔTÉ DE LA DIRECTION

« On jouait un peu aux cow-boys et aux indiens »

A.B.

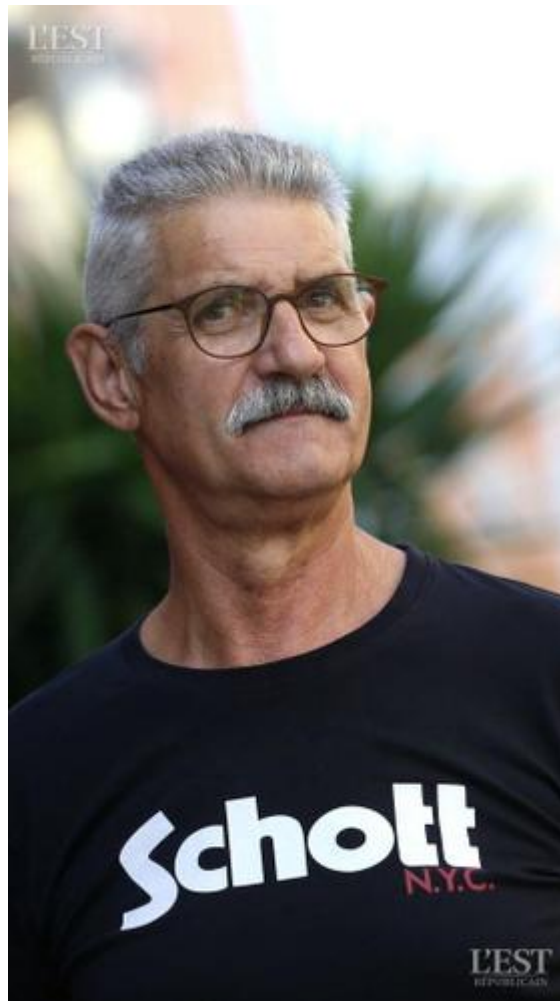


Photo ER /Lionel VADAM

Philippe Duvernoy Chargé de la sécurité générale du centre de production

À chaque grève, c'était le branle-bas de combat du côté de la direction. « On déclenchait ce qu'on appelait le Plan bis », raconte Philippe Duvernoy. En 1989, il fait partie de la direction du personnel, précisément du service « environnement » responsable, entre autres, de la sécurité générale du centre de production de Sochaux. Rien à voir ici avec l'écologie...

Le Plan bis, quèsaco ? « Un noyau de personnes de confiance chargées d'appliquer toute une série de consignes, d'anticiper les déplacements des grévistes, de prévenir toute intrusion dans les ateliers. » Le téléphone mobile en est encore à ses balbutiements. « On utilisait des talkies-walkies et le site était équipé d'un système de vidéosurveillance avec un PC central. Mais on avait d'autres moyens techniques à notre disposition. » Des micros cachés dans les plafonds par exemple ? « Je n'entrerai pas dans les détails... Il y avait également des mouchards dans le camp adverse. »

S'il n'y a pas eu de violences physiques à Sochaux, « il y a eu des excès », concède Philippe Duvernoy. « Et des deux côtés ! C'est vrai, on provoquait des pannes sur les voitures des grévistes, des pneus ont été crevés. » Les insultes et les crachats ont fusé. « On avait des petites fiches sur tout le monde. Aujourd'hui, avec ce genre de pratiques, on se retrouverait vite devant les tribunaux... »

Un jour, la direction apprend que les grévistes ont décidé de se rassembler devant la gare de Montbéliard, avec femmes et enfants, avant de se diriger vers l'usine. « On a équipé une 305 break avec des haut-parleurs. Le jour J, on a précédé le cortège. J'étais au volant. » Micro en main, il rappelle aux manifestants qu'ils s'apprêtent à pénétrer dans une enceinte industrielle, qu'il y a des risques pour les personnes non habilitées. « Ils ont finalement renoncé, mais des gros bras de la CGT ont saisi les barres de toit de la 305 pour la secouer. J'ai dû donner un coup d'accélérateur pour la dégager ». Pour contrecarrer les manifestants, le système de fermeture des portières de l'usine est renforcé avec de gros profilés en fer soudés entre eux pour former un châssis si bien que, depuis l'extérieur de l'enceinte, un coupe-boulons s'avère totalement inutile. Durant le conflit, le directeur de Sochaux pria Philippe Duvernoy de prendre quelques jours de vacances. « Il avait des infos selon lesquelles ça allait chauffer pour mon matricule... » Il résume la grève de 1989 : « C'était viril, mais il y avait, au fond, un respect mutuel. On jouait un peu aux cow-boys et aux indiens. Pour les syndicats, j'étais le méchant, le

briseur de grève. J'ai toujours assumé mon rôle. Avec le recul, ce sont des souvenirs un peu marrants même si, sur le moment, ça ne faisait rire personne. »

